

se releva ; il gagna une porte charretière qui n'était fermée qu'au verrou et qu'il ouvrit sans peine, et il se trouva dans la rue.

Une fois dans la rue, il s'éloigna rapidement et dans une direction opposée à celle par laquelle il était venu.

Chemin faisant, il coupa dans une clôture un assez gros bâton, destiné tout à la fois à assurer sa marche et à lui servir, dans l'occasion, d'arme offensive et défensive ; puis il continua sa route.

Si insoucieux de l'avenir que fût Denis Poulaillet, il ne laissa pas de se voir assailli par des réflexions d'une nuance assez sombre, tandis qu'il poursuivait sa course nocturne, éclairé par les rayons de plus en plus pâle de la lune qui se couchait derrière les montagnes.

—Où vais-je maintenant ?—se demandait-il malgré lui.—Où déjeuner ce matin ? Où dîner, où coucher ce soir ? Et demain ? Enfin, comment vivre et que devenir ?

Et comme il ne pouvait faire aucune réponse satisfaisante à ces tristes questions, il prit le parti de secouer la tête, comme pour chasser ces idées importunes, et il s'écria :

—Bah ! je suis bien sôt de m'inquiéter de si peu de chose ! . . . Ne suis-je pas *donné au diable* ! . . . Le diable y pourvoira !

Le diable y pourvut en effet, et plus tôt que Denis Poulaillet lui-même ne le supposait.

Le jeune aventurier avait atteint une vallée profonde et boisée, où la route, descendant rapidement se trouvait encaissée entre des taillis épais et des arbres de haute futaie, dont les feuillages entrelacés créaient dans la nuit une nouvelle nuit plus impénétrable et plus effrayante que la première.

—Ma foi,—se dit-il,—voilà un endroit sinistre ! Franchement, si j'avais de l'argent plein mes poches, je craindrais les voleurs. Mais dans l'état où je me trouve, je les défie bien de me prendre quoi que ce soit ! A quelque chose malheur est bon !

Et il se mit à chanter du bout des dents un refrain soldatesque du régiment de Royal-Champagne, tout en fauchant avec son bâton les feuilles vertes qui venaient lui caresser le visage.

Il fit ainsi encore une centaine de pas environ.

Soudain un coup de sifflet aigu retentit à dix pas de lui, en avant.

Denis tressaillit et s'arrêta.

Trois autres coups de sifflet, semblables au premier, se firent entendre à droite, à gauche et en arrière ; les taillis s'entr'ouvrirent violemment, et plusieurs hommes bondirent auprès de Denis et l'entourèrent.

—Ah ! diable !—murmura le jeune homme, surpris par cette brusque attaque ;—ah diable ! qu'est-ce que je disais tout à l'heure !

Et il se mit en défense avec son bâton.

Mais cette arme insulsiante lui fut arrachée par une main invisible ; il sentit que le canon d'un pistolet s'appuyait sur sa poitrine, et une voix dure articula ces quelques mots, classiques dans le langage des brigands :—Pas de résistance, ou tu es mort ?

—Ne me faites point de mal, répliqua Denis,—et expliquons-nous ensemble. . . .

—Ta bourse avant tout ?

—Je n'en ai pas.

—Tu mens ?

—Dame ! voyez plutôt.

—Fouillez-le !—répondit la voix dure.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

Des mains, évidemment habituées à ces sortes de recherches, se promènèrent aussitôt sur toute la personne du jeune homme, retournerent les poches et explorèrent les doublures.

Ce fut fait en une minute.

—Eh bien ?—demanda la voix rude.

—Rien,—répondit laconiquement une autre voix.

Un juron expressif suivit cette réplique.

—Vous voyez !—fit notre héros,—je ne mens jamais !

—Ah ça !—reprit la voix qui semblait donner les ordres,—tu n'es donc pas le fermier Fritz-Muller ?

—Je ne suis ni fermier, ni Fritz, ni Muller. . . . Je suis Français.

—Et tu t'appelles ?

—Jean-Denis de Poulaillet.

—D'où viens-tu ?

—De Strasbourg.

L'interrogatoire allait continuer sans doute, lorsqu'il fut interrompu par un petit bruit qui se faisait entendre dans le lointain, sur la route.

Ce bruit était produit par des pas mesurés d'un cheval au petit trot.

—Voici celui que nous attendons,—murmura la voix ;—Je me souviens maintenant qu'il devait être à cheval. Tout le monde à son poste. . . . Emmenez cet homme : attachez-lui les pieds et les mains, couchez-le dans le fourré, et, s'il veut faire un mouvement ou prononcer un mot, brûlez-lui la cervelle.

Deux hommes s'emparèrent à l'instant même de Denis, lequel comme bien on le pense, n'opposa pas la moindre résistance. On le transporta à quinze ou vingt pas dans l'intérieur du taillis, et,

d'après l'ordre qui venait d'être donné, on lui lia les pieds et les mains.

—Drôle d'aventure !—pensait-il,—comment cela va-t-il finir ?

VII. — LES CHARBONNIERS

Il y eut un instant de complet silence, interrompu seulement par la cadence sonore des pas du cheval qui s'approchait de plus en plus, et par le bruit sec et métallique des pistolets que l'on armait.

Denis, l'oreille au guet, calcula que le cavalier devait être arrivé à cet endroit de la route où lui-même avait été arrêté dix minutes auparavant.

Il ne se trompait pas.

Les coups de sifflet, auxquels il s'attendait, retentirent, et la voix qui lui avait crié :—Pas de résistance ou tu est mort !—répéta les mêmes paroles.

Mais, sans doute, le nouveau venu avait à sa disposition les moyens de défense qui manquaient à Denis.

Il répondit par un coup de feu à la phrase que nous venons de rapporter, et le bruit d'un galop rapide annonça qu'il fuyait de toute la vitesse des jambes de son cheval.

—Feu !—cria impérieusement la voix dure.

Cinq ou six éclairs rayèrent la nuit sombre, et les détonations d'autant de coups de pistolet ou de carabine furent répercutées par les échos de la vallée.

On entendit ensuite le cheval s'abattre avec un hennissement d'agonie et le cavalier pousser un cri sourd.

L'un était mort et l'autre blessé mortellement.

Le silence régna de nouveau pendant environ dix minutes.

Au bout de ce temps, un grand mouvement eut lieu dans les broussailles autour de notre héros.

Quelques phrases rapides furent échangées à voix basse entre les hommes qui l'entouraient ; l'un d'eux le chargea sur ses épaules avec autant de facilité que s'il eût eu affaire à un enfant de cinq à six ans, et les bandits se mirent en marche.

Après un quart d'heure environ, ils atteignirent une clairière assez vaste. Plusieurs chevaux, sellés et bridés, étaient attachés à des arbustes à l'une des extrémités de cette clairière.

L'homme qui portait Denis s'élança sur sa monture, mit son fardeau en croupe, et l'assujétit au moyen d'une sangle ; puis, toute la troupe partit ventre à terre en suivant des sentiers à peine frayés.

Denis, dans la situation critique où le hasard venait de le placer, éprouvait un vif sentiment de curiosité, mais sans le moindre mélange de frayeur.

Qu'aurait-il pu craindre, en effet ?

On ne pouvait rien lui dérober, par la meilleure raison du monde ; et, quant à sa vie, elle ne devait redouter quoi que ce fût de ces voleurs, hors la loi comme lui.

Il attendait donc le dénouement de cette étrange aventure avec une soumission exemplaire.

Les premières clartés de l'aube blanchissaient la cime des arbres, quand les chevaux s'arrêtèrent.

La petite troupe se trouvait en ce moment sous une épaisse futaie de chênes centenaires.

A droite et à gauche se voyaient une demi-douzaine de petites huttes de charbonniers. On porta Denis dans l'une de ces huttes, et après avoir desserré les liens qui engourdisaient par leur pression ses mains et ses pieds, on le laissa seul, en prenant toutefois la précaution de l'enfermer.

Mais le jeune homme n'avait pas la moindre envie de recourir à une évasion. Il devinait instinctivement qu'il y avait pour lui un parti quelconque à tirer de sa situation actuelle.

Son attente d'ailleurs ne fut pas longue.

La porte de la hutte se rouvrit, et il vit entrer quatre ou cinq hommes exactement vêtus comme les charbonniers de la forêt Noire. Leurs mains et même leurs visages étaient noircis avec de la poudre de charbon.

Dans le premier moment, Denis ne sut que penser de cet aspect bizarre.

Mais aussitôt qu'il eut entendu et reconnu la voix de l'un de ces personnages, il comprit que ce costume était un déguisement.

Les bandits ne semblèrent pas d'abord faire la moindre attention à leur prisonnier.

L'homme à la voix rude avait tiré de dessous sa veste une longue ceinture de cuir qui semblait fort lourde, et il en versa le contenu sur une petite table de bois brut.

Une centaine de doubles louis tombèrent en cascade sonore, et chacun d'eux jaillirent de fauves étincelles.

—Oh ! oh !—fit en ricannant celui qui semblait le chef des bandits,—je vois qu'on ne nous avait pas trompés. . . . ce pauvre diable de Fritz Muller avait joliment fait ces affaires, à la foire de Strasbourg.

—Pardieu !—dit un autre,—c'était un homme heureux que Fritz Muller ! . . .

(A continuer.)